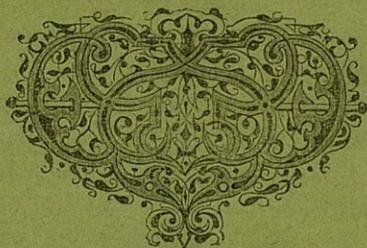


453

A MADAME  
LA COMTESSE DE CHAMBORD.

(Extrait de la Mode.)

SE VEND AU BÉNÉFICE DES PAUVRES.



LYON.  
THÉODORE PITRAT ET FILS, RUE LOUIS-LE-GRAND, 19,  
1847.

## M. DE CHATEAUBRIAND

### A Madame la Comtesse de Chambord.

« MADAME,

» Une lettre de M. le comte de Chambord m'avait annoncé tout son bonheur.

» Je me retire ordinairement devant les prospérités : elles sont hors de ma compétence.

» Je ne puis cependant me taire cette fois.

» Recevez, je vous en supplie, Madame, les vœux d'un homme qui n'a pas cessé un moment d'espérer ce qu'il voit aujourd'hui s'accomplir.

» Il ne peut s'empêcher de pousser un cri de joie, qu'il vous remercie d'avoir arraché de son sein.

« CHATEAUBRIAND. »

*Gazette de France.*



### A M. LE COMTE DE CHAMBORD.

Le bruit de ton hymen nous remplit d'allégresse :  
Un rayon de soleil passe dans notre nuit ;  
L'exil même a perdu son deuil et sa tristesse,  
Et tout Français fidèle enfin se réjouit.

Le Seigneur bénira cette auguste alliance :  
Aux pauvres les premiers ton cœur en a parlé ;  
Dieu prend soin du bonheur qui pense à l'indigence,  
Et se fait un soutien du malheur consolé.

Jadis tu fus nommé l'espoir de la patrie :  
Ton œil s'ouvrait au jour à côté d'un tombeau ;  
Puis, avec tous les tiens, la tempête en furie,  
Sur le sol étranger emporta ton berceau.

Mais, enfant, tu souris aux vagues écumantes,  
Qui te faisaient toucher l'autre bout de la mer ;  
L'âge vint, tu fus homme, et tes lèvres aimantes,  
N'ont jamais proféré le moindre mot amer.

Tu ne t'abaisses point à des haines vulgaires :  
Tout l'effort du malheur n'a pu que te grandir,  
Et si ton œil, parfois, plonge dans nos misères,  
C'est qu'il faut les sonder pour savoir les guérir.

Je ne sais point ce que l'avenir te destine,  
Mais Dieu pour réunir et pour pacifier  
Souvent réserve, après quelque grande ruine,  
L'innocence qui souffre et qui sait oublier.

O fille des Césars ! ton âme magnanime,  
De toutes ses vertus devina le trésor :  
Et l'Europe applaudit d'une voix unanime,  
De te voir réparer l'injustice du sort.

Tu vis sous l'infortune une âme souveraine :  
Puissance ne fait pas toujours noble écusson ;  
Ton choix te fait honneur : pour l'unir à la tienne,  
Tu n'aurais pu trouver plus illustre maison.

Son nom est le plus grand des bruits de notre gloire  
La terre ni le ciel ne sauraient l'oublier ;  
Ses enfants ont connu tous les genres de gloires,  
Expirants sur la cendre ou sur le bouclier.

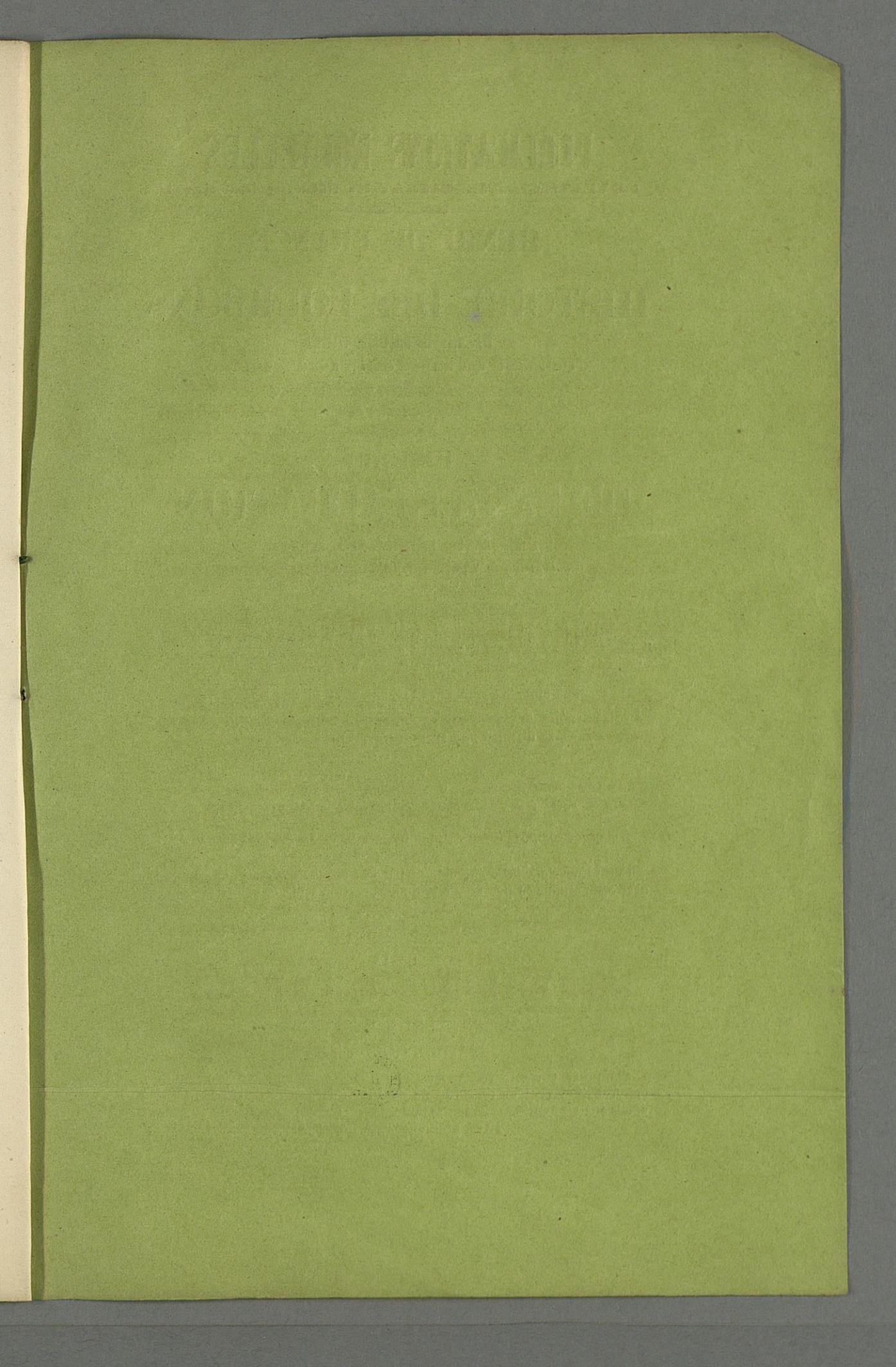
L'Art sortit du tombeau sous leur puissante haleine,  
La Foi les appela ses plus fermes soutiens ;  
La Liberté, par eux, agrandit son domaine,  
Et des troupeaux de serfs furent des citoyens.

Ah ! tant qu'il restera des enfants à la France,  
Tant que l'esprit aura l'ombre d'un souvenir ;  
Ce grand nom sera cher à la reconnaissance,  
Et ne manquera pas de voix pour le bénir.

**Jean REBOUL.**

*Gaz. du Bas-Languedoc.*





# PUBLICATIONS NOUVELLES

EN VENTE Chez **Th. PITRAT ET FILS**, Rue Louis-le-Grand, 49.

**HENRI DE FRANCE**

OU

## HISTOIRE DES BOURBONS

DE LA BRANCHE AÎNÉE

Pendant 15 ans d'exil, 1830 — 1845 ;

PAR **M. ALFRED NETTEMENT.**

*Deux volumes in-8.*

HISTOIRE

## DE LA RESTAURATION,

PAR **F.-P. LUBIS**, 1814—1830.

*6 vol. grand in-8, ornés de belles gravures, — médailles.*

LE 6<sup>e</sup> VOLUME EST SOUS PRESSE.

## ENCYCLOPÉDIE CATHOLIQUE,

RÉPERTOIRE UNIVERSEL ET RAISONNÉ

DES SCIENCES, DES LETTRES, DES ARTS ET DES MÉTIERS,

Avec la Biographie de tous les hommes célèbres depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours.

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANTS

ET PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

De **M. l'abbé Claire**,

Doyen de la Faculté de théologie de Paris.

ET DE **M. LE VICOMTE DE WALSE.**

*L'ouvrage complet divisé en 450 livraisons de 42 feuilles, formera 45 volumes grand in-4<sup>o</sup>.*

Cette Encyclopédie a été adoptée par la *Gazette de France*, et ne forme, avec celle annoncée par M. de Genoude, qu'une seule et même entreprise.

HISTOIRE

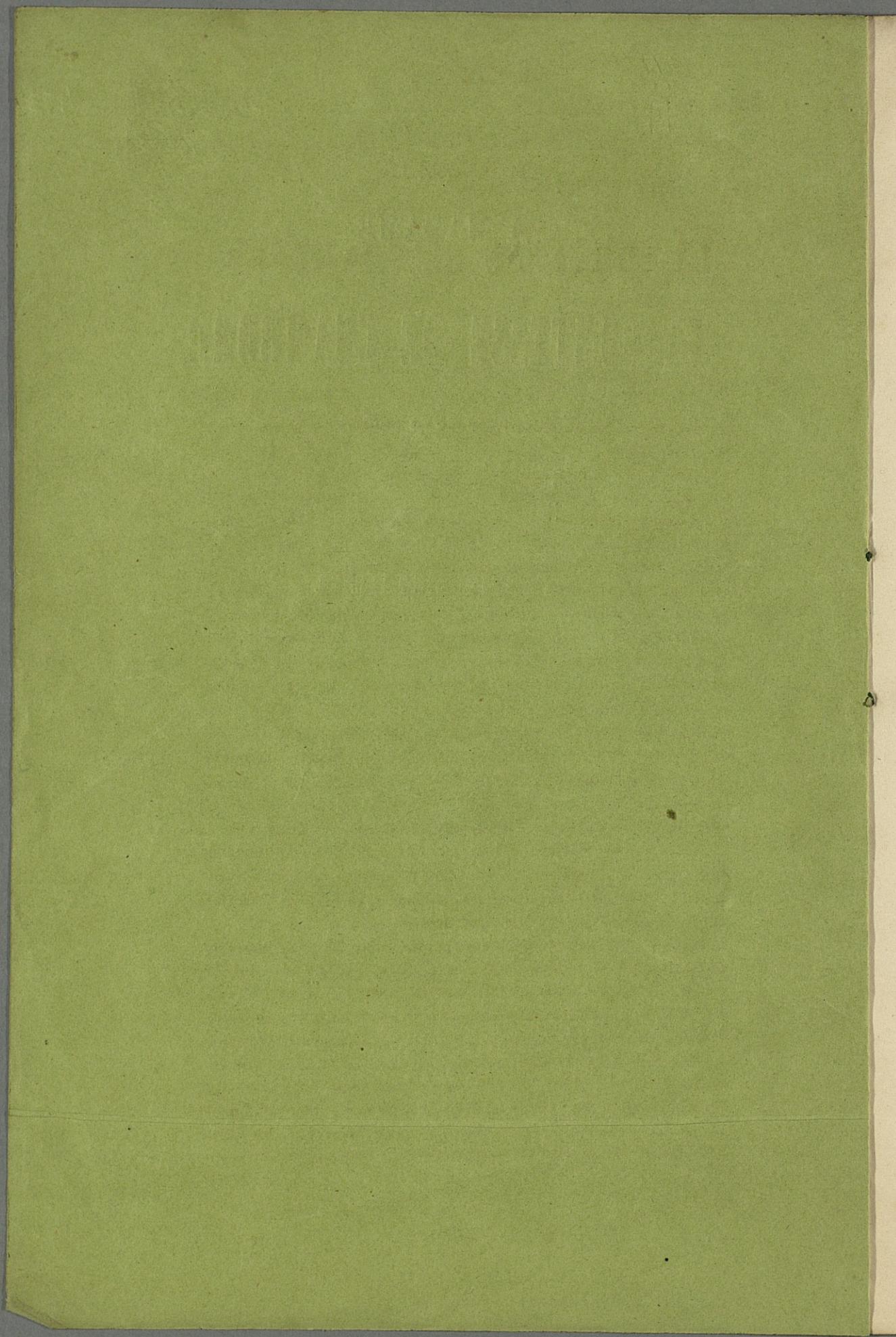
DE LA

## VIE DES SAINTS,

DES PÈRES ET DES MARTYRS,

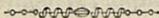
D'APRÈS **GODESCARD.**

Composée par une société d'ecclésiastiques et de gens de lettres; avec l'approbation de Mgr l'archevêque de Paris, sous la direction de MM. les abbés Juste et Caillau, chanoines honoraires. Ouvrage orné de 400 gravures.  
4 vol. grand in-8<sup>o</sup>, à 2 colonnes.



A MADAME

## LA COMTESSE DE CHAMBORD.



MADAME,

Vous êtes arrière petite-fille de Marie-Thérèse, c'est là une grande et royale origine ; le sang de l'illustre maison d'Este, aux poétiques souvenirs, se confond dans vos veines avec le sang de l'illustre maison de Hapsbourg, c'est quelque chose de bien grand encore ; mais il est une grandeur que nous prisons par dessus toutes ces grandeurs, c'est celle de votre âme. Convoiter la moitié d'un trône, et souvent ne pas s'inquiéter des moyens par lesquels ceux qui l'occupent ont monté les degrés qui y conduisent, telle est l'ambition subalterne des princesses vulgaires. L'éclat matériel de la puissance les éblouit ; elles disent au succès, de quelque côté qu'il vienne : Vous êtes mon frère, et quand leurs espérances, semblables aux sorcières de Macbeth, ont endormi le remords dans leur sein en leur criant : « Tu règneras ! » elles ne voient plus que le trône où elles veulent s'asseoir, sans songer que Dieu leur réserve quelquefois des déceptions cruelles et de terribles leçons. Mais convoiter la moitié d'une infortune auguste ; dire : « Il y a au monde un prince né sur les marches du trône le plus élevé de l'univers, et banni loin de ce trône et loin du royaume de ses aïeux ; c'est celui que mon cœur a choisi. Le malheur me sera plus précieux avec lui que le bonheur avec tout autre. Je serai la couronne du proscrit, la patrie de l'exilé, la richesse du dépossédé ; » voilà, Madame, qui est grand par delà toutes les grandeurs, glorieux par delà toutes les gloires.

Soyez bénie pour cette touchante pensée, dans laquelle votre belle âme rayonne tout entière. Vous avez un noble cœur, ô vous qui n'avez pu résister aux saintes séductions du malheur et à l'attrait d'une infortune si peu méritée et si courageusement subie ! Vous avez une intelligence haut placée, vous qui avez été attirée par l'adversité, cet aimant des esprits supérieurs qui ne mesurent point les hommes à leur fortune. Encore une fois, soyez bénie pour cette touchante pensée. Nous ne vous promettons point, Madame, ces compliments et ces félicitations officielles, musique banale qui salue toutes les prospérités. M. Séguier ne vous entourera pas des guirlandes fanées



de sa fidélité ambulante; M. Decazes ne vous prêtera pas des serments qui sont des apostasies; M. Pasquier ne fera pas fleurir, aux fêtes de votre mariage, son inévitable dévouement, cette plante parasite qui s'épanouit toujours au soleil du bonheur. Mais tout ce qui porte un cœur honnête vous applaudit et vous admire : Château-briand a rompu un long silence pour saluer votre heureux mariage; Reboul le poète, sorti des rangs populaires, vous a chantée (1) : la voix du génie et la voix du peuple, Madame, deux fois la voix de Dieu !

Dans d'autres temps, quelles magnifiques fêtes eussent, dans la France ravie, popularisé la nouvelle du mariage de l'arrière petite-fille de la grande Marie-Thérèse avec le descendant du grand roi ! Que de fleurs sous vos pas ! que d'arcs de verdure sur votre tête ! que de joyeuses clameurs à vos oreilles ! Que de bras tendus vers vous et de regards avides de vous voir ! Avec quel empressement nous vous aurions montré nos provinces, nos villes, nos manufactures, les richesses de notre sol, nos monuments, nos hommes célèbres, nos trophées, les trophées de cette gloire que vous adoptez, Madame, car vous l'avez dit, vous êtes devenue Française en unissant votre destinée à celle de Henri de Bourbon. Chaque province eût réclamé la faveur d'être visitée par la noble princesse de Modène. Les unes vous eussent montré leurs richesses, les autres les beautés de leurs paysages; celles-ci leur fertilité à nulle autre pareilles; celles-là leurs monuments magnifiques; la Vendée et la Bretagne vous eussent montré leurs tombeaux et leurs martyrs ! Ah ! c'eût été un beau voyage; un voyage qui eût laissé dans votre cœur de profonds souvenirs, car elle est grande et belle à voir notre France, lorsqu'elle apparaît pour la première fois, rayonnante de toutes ses splendeurs, et couronnée de tous ses souvenirs, comme un glorieux tableau, dans ce cadre magnifique que Dieu lui-même lui a préparé entre la Méditerranée et l'Océan, les Pyrénées, les Alpes, et le Rhin ! Mais les révolutions ne l'ont pas voulu; les révolutions, ces déluges de main d'hommes qui emportent dans leurs eaux torrentielles les trônes et les dynasties, et qui transplantent les fortunes les plus élevées sur la terre étrangère, comme ces blocs erratiques que la dernière grande crise de la nature a transférés sur les rivages les plus lointains. Par une fatalité étrange, c'est depuis que vous êtes devenue Française que la France vous est fermée ! Princesse de Modène vous pouviez la visiter, épouse du petit-fils des rois qui l'ont formée par leurs conquêtes, leurs alliances et leur politique, vous ne le pouvez plus. En vain l'amour que vous avez pour votre nouvelle patrie vous presse et vous pousse; une loi de proscription, debout comme l'ange exterminateur sur le seuil de l'Eden de la patrie, vous crie de sa voix inexorable : Tu ne passeras pas !

(1) Voir à la fin.

Cette loi, vous voulons aujourd'hui en tromper la rigueur. Les lois d'exil n'existent que pour les corps, les âmes immortelles sont libres et ne reconnaissent point d'entraves. Elles traversent l'espace et le temps, plus rapides cent fois que l'hirondelle voyageuse et l'aigle aux ailes étendues. Absent par le corps, présent par la pensée, le proscrit peut ainsi voir la patrie qui se dérobe à son regard matériel; le regard de l'âme, qui ne connaît ni obstacle, ni distance, sait bien traverser les terres et les océans pour découvrir la patrie, puisqu'il traverse l'infini pour arriver à Dieu! Daignez donc vous confier à notre garde, Madame. Nous voudrions semer de fleurs tous les chemins que votre pied touche, réchauffer de notre haleine l'air où vous passez pleine de grâce et de majesté, car nous vous aimons, ô vous que notre HENRI DE FRANCE aime un peu moins que son devoir et bien plus que sa vie, vous sa joie, sa consolation, le rayon de soleil que le ciel envoie à ses épreuves, l'ornement de toutes ses fortunes, le bonheur de ses adversités. Venez, nous voulons vous montrer aujourd'hui ce Paris vers lequel votre pensée s'est souvent déjà tournée. Paris, la capitale de toutes les contrées, parce qu'il est la capitale de l'intelligence; Paris, la ville des grands vices, mais aussi des grandes vertus, où les ténèbres des mauvaises idées, quand elles s'amoncèlent avec les nuages des mauvaises passions, enfantent des tonnerres et des éclairs qui épouvantent le monde, mais où l'on voit rayonner aussi les hautes pensées qui éclairent l'humanité et où brûle le foyer de l'enthousiasme, du patriotisme, du génie et de la charité.

Nous ne vous ferons point entrer dans Paris, Madame, par une de ces issues étroites et sans grandeur, ouvertes, comme autant de portes dérobées, sur notre ville capitale. De même que lorsqu'on veut se former une juste idée de Londres, il faut remonter dans toute sa longueur la Tamise, cette rue de vingt-cinq lieues toujours pleine de passants, et dont les passants sont des vaisseaux, cotoyer Ramsgate, Margate, Gravesend, Woolwich, Greenwich, échelonnés d'espace en espace comme de vigilantes sentinelles, pour venir débarquer au pont de Londres, cette entrée vraiment royale de la grande cité des mers; de même il faut aborder Paris par cette magnifique barrière de l'Etoile, qui élève, comme un sublime portique, son gigantesque arc-de-triomphe à l'entrée de la ville-reine, laisser à sa droite la Seine, dont Napoléon demandait la fraîcheur et le murmure pour bercer les rêves de sa tombe, et apercevoir devant soi la vaste avenue des Champs-Élysées et le palais des Tuileries étendant ses deux bras noirs au bout de l'horizon.

Voilà la porte par laquelle nous voulons vous introduire dans notre ville capitale. Cet arc-de-triomphe par lequel nous vous faisons passer, Madame, ce fut le grand empereur qui en jeta les fondations. César, dans un jour de repos, l'avait dédié à sa fortune et à la gloire



de ses invincibles armées. Si l'on en croyait les flatteurs, il devait moins durer que son impérissable dynastie ; et, bien peu d'années après, César, le premier et le dernier de sa dynastie, allait mourir, sous la garde de l'Angleterre, sur un rocher lointain ; six ans à peine se sont écoulés depuis que ses cendres, rendues à la France, ont passé sous cette arche audacieuse, suivies par quelques uns de ses vétérans et surveillées par les hommes de la peur. Tant la fortune se plaît à tromper les rêves ambitieux des conquérans et des fondateurs de dynastie !

Ne cherchez point ici, princesse, le beau ciel bleu de la ville où vous êtes née. Notre ciel est plus sévère que le ciel d'Italie ; mais cependant Paris est imposant et beau, quand on le regarde assis des deux côtés de la Seine, où se mirent ses monuments. Et d'ailleurs, comment ne vous serait-il pas cher ? Vous y trouverez partout les traces vivantes de l'illustre maison de France que vous êtes destinée à continuer dans le monde. Cet édifice à la toiture dorée qui, de l'autre côté de la Seine, présente aux rayons du soleil ses dômes étincelants, c'est l'hôtel des Invalides, consacré à devenir l'asile de la vieillesse héroïque de nos soldats, par Louis XIV, votre aïeul. Cette place, inclinez-vous, Madame, c'est celle où le ministre de Dieu dit au saint roi Louis XVI, votre grand-oncle : « Fils de saint Louis, montez au ciel ! » C'est celle où votre grand'tante, Marie-Antoinette, cette auguste victime des révolutions, retrouva le lumineux chemin que le roi martyr avait laissé en montant vers Dieu ; celle où madame Elisabeth demanda, au nom de la sainte pudeur, au bourreau, de jeter un voile sur son col gracieux qui attendait le coup mortel. C'est celle aussi, car dans cette époque homicide, l'échafaud, comme un aimant fatal, attirait tout, le crime après la vertu ; c'est celle où mourut ce grand coupable, sujet rebelle, parent ingrat, gentilhomme déshonoré, prince régicide, qui, après avoir traîné dans les carrefours de la basse popularité le sobriquet fangeux de Philippe-Egalité, vint enfin abaisser ici son front souillé sous un dernier et sanglant niveau. A votre droite, s'élève l'ancien palais des Condé, branche illustre de la maison de Bourbon, qui se détacha du tronc dans la nuit sinistre de Saint-Leu ; en face de vous, les Tuileries, sombres et majestueux, et qui portent au front le hâle des siècles qu'ils ont traversés. Devant vos pas, deux routes ouvertes ; la Seine, dont le cours légèrement sinueux, s'enfonçant dans le cœur même de Paris, semble la corde un peu lâche de l'arc immense que forment les boulevards qui, après avoir contourné un vaste espace sur lequel s'élèvent les quartiers les plus brillants de Paris, viennent reprendre le fleuve par la place de la Bastille et le bassin de l'arsenal, au dessus des trois îles dont les deux dernières représentent l'ancien Paris, l'île Louviers, l'île Saint-Louis et l'île de la Cité.

Que de souvenirs à évoquer devant vous, Madame, souvenirs de joie et souvenirs de deuil ! N'avons-nous pas à vous montrer le lieu où s'élevait la porte par laquelle sortit Henri III pour ne jamais rentrer dans sa capitale, car le couteau d'un fanatique l'attendait à St-Cloud ? Pénible et laborieuse époque pour la royauté placée en face de cette illustre famille des Guise, dans laquelle se dressaient tant de hautes têtes qui, couronnées de gloire et de génie, s'élevaient jusqu'au niveau de la couronne royale ! Pendant longtemps on crut que la maison de Valois emporterait avec elle dans son tombeau la loi salique, et que jamais la maison de Bourbon ne ceindrait la couronne que la constitution du pays lui décernait. Et cependant nous allons vous montrer, Madame, l'endroit où s'élevait la porte par laquelle rentra Henri IV. Ce fut une belle journée ! De bien longues et de bien douloureuses années l'avaient précédée, et si nous évoquions le Paris ligueur devant vos regards, vos regards se détourneraient avec tristesse de tant de misères, de tant de crimes et de tant de sang mêlé à tant de larmes. Mais il prévalut enfin contre tous ses ennemis, ce grand et bon roi qui avait nourri Paris rebelle, et quand il eut donné satisfaction à la religion nationale, aucun obstacle ne l'arrêta plus. Voici l'endroit où s'élevait la porte par laquelle il entra. Ce fut, nous vous l'avons dit, une belle journée. Ici se pressait tout un peuple affamé de voir un roi ; ici se noua entre le Béarnais et sa bonne ville de Paris un amour qui ne devait plus finir. Voilà le chemin qu'il prit pour aller remercier Dieu à Notre-Dame de la fin de la Ligue et de cette restauration merveilleuse pour l'accomplissement de laquelle il avait fait tout ce qu'il était humainement possible de faire, mais dont il allait remercier Dieu, parce que c'est lui qui fait éclore les événements que les politiques préparent, comme les moissons que sème le laboureur.

Puisque cet ordre de souvenirs s'est offert à notre pensée, permettez que nous vous indiquions aussi la porte par laquelle la reine Anne d'Autriche et Louis XIV enfant sortirent de la capitale, quand la Fronde, venant après la Ligue, comme la petite pièce après la grande, chassa la mère et le fils et donna, pour quelque temps, la toute-puissance à Gaston d'Orléans. Quelle folle journée ! Tout semblait bouleversé, confondu ; les têtes, les lois, les mœurs. C'était une ivresse sans nom, une confusion sans exemple ; tout était roi, excepté le roi même. Le duc d'Orléans, Broussel, le coadjuteur, le prince de Condé, le parlement, M<sup>me</sup> de Longueville, se disputaient un pouvoir balloté au milieu des intrigues de cour et des orages de l'Hôtel-de-Ville. Les femmes conspiraient, les politiques rimaient des madrigaux, les évêques faisaient la guerre, les généraux prenaient leur mot d'ordre dans les ruelles, et l'on eût dit que les petites maisons s'étaient agrandies pour contenir la France. Comme

le disait le coadjuteur, tout allait de mal en pis depuis qu'on avait renvoyé la mère et l'enfant. Mais la fortune de la France nous fait signe de vous indiquer le lieu où s'élevait la porte par laquelle elle rentra dans Paris avec Louis XIV, devenu jeune homme et pressé de donner le signal au grand siècle qui frappait à l'huis de l'histoire, pendant que celui qui devait être le grand roi frappait aux portes de la capitale.

Nous hésitons, perdus dans ces allées de pierre où tant de souvenirs, se croisant comme les sentiers dans une forêt touffue, sollicitent votre attention. Ce sont les églises où prièrent les rois qui deviennent vos aïeux, les hôpitaux qu'ils dotèrent, les bibliothèques qu'ils fondèrent, les monuments qu'ils bâtirent ; c'est le Paris de tous les âges, le Paris mérovingien, le Paris carlovingien, le Paris capétien, le Paris bourguignon, le Paris ligueur, le Paris frondeur, le Paris monarchique, le Paris catholique, le Paris révolutionnaire, le Paris napoléonien, le Paris royaliste que nous voudrions évoquer à la fois devant votre intelligence et votre cœur. Mais il est, Madame, des souvenirs qui doivent vous toucher d'une manière toute particulière. Pourquoi ne conduirions-nous pas votre pensée aux lieux où elle doit trouver ces souvenirs qui sont pour vous aujourd'hui des souvenirs de famille ? Voici les rues que traversa la fille de Louis XVI, au milieu des acclamations universelles, quand, après de longues années d'exil, elle revint dans la patrie de ses aïeux, et s'agenouilla, en rentrant dans les royales Tuileries, à l'aspect de la salle où pour la dernière fois, avant la journée du 10 août et le départ de la famille royale pour l'Assemblée législative, elle s'était trouvée avec le roi martyr et la reine douloureuse. C'est ici que ce comte d'Artois, si aimable et si aimé, et dont les cendres exilées reposent à Goritz, dit en versant des larmes de joie : « Mes amis, rien n'est changé, il n'y a qu'un Français de plus. » Sur cette place couverte jadis par un théâtre qui devait être remplacé par un monument expiatoire dont les hommes du pouvoir actuel ont arraché les assises pour ériger une fontaine, comme si ses eaux, tombassent-elles éternellement, pouvaient effacer le sang que versa le poignard de Louvel, sur cette place mourut ce prince de tant de clémence qui vous aurait donné le doux nom de fille, et dont le dernier mot, digne des rois très chrétiens ses aïeux, fut : « Grâce pour l'homme. »

Ce fut ici que la maison de Bourbon sembla s'éteindre avec le duc de Berry. On pourrait vous montrer aux Tuileries la fenêtre par laquelle le vieux roi annonça que le flambeau de sa race était rallumé, et dit à la foule attendrie : « Mes amis, un enfant nous est né. » Voici la route que prit le cortège royal le jour où l'on alla demander à Notre-Dame, dont vous apercevez les vieilles tours, les eaux

saintes du baptême pour celui que vous aimez d'un amour si tendre, et qui alors était un tout petit enfant, que l'armée française, glorieuse marraine, tenait sur les fonts, au bruit des tambours qui mêlaient leurs harmonies aux paroles des psaumes, sous les voûtes antiques de la basilique où pria saint Louis. Voici la fenêtre vers laquelle madame la duchesse de Berry fit rouler son lit pour montrer et confier son fils au peuple qui remplissait le jardin. C'est par ici que, plus tard, le duc de Bordeaux enfant, sortait chaque jour avec sa jeune sœur, pour aller chercher le bon air à Saint-Cloud, sous les ombrages accoutumés. Un jour, c'était deux jours avant le 26 juillet, date néfaste! — un jour, le carosse, traîné par des chevaux rapides, partit une dernière fois, mais il ne revint plus. La trace de ses roues ne devait plus s'imprimer sur la poussière du chemin qu'il avait si souvent parcouru. Saint-Cloud le vit partir, mais c'était pour Rambouillet, et, lorsqu'il quitta Rambouillet, il ne s'arrêta plus qu'à Cherbourg!

Rambouillet! Cherbourg! noms funestes qui dissipent l'illusion que nous cherchions à nous faire, et qui nous rappellent les tristes réalités de l'exil. Hélas! c'est en vain que nous tachions de l'oublier pour un moment, l'exil, le triste exil, nous apparaît, le front morne, jusqu'au sein de ce Paris où nous cherchions à tromper nos douleurs et vos regrets, en vous y rendant présente par la pensée, l'exil, cette épreuve si sourde pour ce cœur vraiment Français! Madame, souffrez cette respectueuse liberté, c'est au nom de la France que nous la prenons. Elle vous confie avec amour celui qu'on nomma, quand il naquit, l'enfant de ses soupirs et de ses larmes; elle vous confie l'exilé, à vous dont le noble cœur sait apprécier les grandeurs de l'adversité et n'a pas résisté aux saintes séductions de l'exil. Dieu seul connaît l'avenir qu'il réserve au petit-fils de Louis XIV; mais à l'heure où nous parlons, il n'a d'autre royaume que votre cœur, d'autre couronne que votre amour. Comme le dit Burns, le poète écossais, dans une de ses immortelles chansons sur une autre infortune royale: « C'était le droit de ses ancêtres de régner sur nos montagnes et sur nos vallons; la bête fauve y trouve sa tanière, et lui, leur héritier, n'y trouverait pas un asile. » Soyez, Madame, sa consolation dans ces mauvais jours, soyez pour lui le rayon de soleil dans un temps d'orage, la goutte de miel sur le bord de sa coupe où les révolutions ont versé le fiel et l'absynthe. Nous avons juré sur son berceau qu'il serait heureux, soyez bénie, Madame, car voici que vous êtes venue pour commencer à tenir notre serment!

N.

Mode.

